

Doute et convictions. Introduction à la philosophie de Cicéron

Très bref résumé de la dissertation doctorale de Stéphane Mercier

Bien que sa production proprement philosophique soit tardive, Cicéron, qui affirme à de nombreuses reprises son intérêt de longue date pour la philosophie, n'est pas seulement un vulgarisateur teinté de pensée grecque, mais un philosophe à part entière. Assurément, il n'a pas été un chef d'école, mais il ne pouvait pas l'être, et surtout, il ne le voulait pas : le véritable philosophe, d'après lui, n'est pas un théoricien de cabinet, mais un individu qui se sait partie prenante d'une communauté humaine au sein de laquelle il peut et doit jouer un rôle actif, conformément aux exigences que lui découvre sa raison.

Or cette raison, tout entière tournée vers la découverte du vrai, est limitée. Prenant acte de la faillibilité de l'intelligence humaine, Cicéron récuse l'arrogance des dogmatiques, dont les prétentions à la certitude ne résistent pas, à son avis, aux arguments sceptiques de l'Académie dite « nouvelle ». Celle-ci, par le biais d'une dialectique interne à l'épistémologie stoïcienne, manifeste qu'elle n'est pas tant une innovation qu'une manière de renouer avec le *versant négatif du Platonisme*, où Socrate, pour avoir reconnu l'ampleur de son ignorance, est salué par le dieu de Delphes comme le plus sage des mortels.

Renoncer à la *certitude* ne revient toutefois pas à embrasser le Pyrrhonisme (qui est un indifférentisme plutôt qu'un authentique scepticisme, au jugement de l'Arpinate), puisque les choses ne sont pas également *probables*, et qu'il incombe à la raison de discerner la *vraisemblance* des opinions qui se présentent à elle. Chacun doit ainsi apprendre à peser par lui-même le pour et le contre, sans s'inféoder aveuglément au jugement de quelque autorité que ce soit ; la délibération, dans cette perspective, ne débouche donc pas sur l'affirmation que l'opinion en faveur de laquelle on se décide est vraie, mais sur le fait que cette opinion est digne d'approbation et peut être adoptée *salvo meliori iudicio*, sans exclure un changement d'avis ultérieur, si d'aventure de meilleurs arguments suggéraient une révision de la probabilité relative des opinions en présence.

Cette épistémologie sceptique n'est pas le dernier mot de la philosophie, mais plutôt le premier : il constitue comme la mise en garde, elle-même simplement probable, qui permet de baliser en amont la recherche philosophique en la prémunissant contre les écueils du dogmatisme. Dans ces conditions, le contenu physique ou éthique des philosophies dogmatiques ne partage pas le destin de l'épistémologie qui les sous-tend, mais il est mis à l'épreuve par la raison sceptique qui en sonde la cohérence et, partant, la probabilité comme légitimité à recevoir l'approbation de l'intelligence.

Le *faillibilisme* de l'Académie n'induit donc pas une réduction frileuse de la philosophie à une épistémologie sceptique : le probable, même si, par définition, il échappe à la certitude, n'en est pas moins le lieu où s'expriment des *convictions*. Et celles-ci peuvent être fortes, comme elles le sont en effet chez Cicéron, qui, examinant plusieurs points de doctrine centraux des Stoïciens en particulier, peut les adopter en ne leur refusant rien sinon la certitude que leur attribuent les philosophes du Portique. L'éthique incontestablement stoïcisante de Cicéron est ainsi le résultat d'une libre évaluation de la valeur de l'enseignement de Zénon et de ses successeurs, et ce, en dehors du carcan dogmatique de l'école.

Cette relation nuancée, parce qu'initialement sceptique, au Portique permet à l'Arpinate d'affirmer son indépendance intellectuelle en critiquant notamment le langage obscur et raboteux des Stoïciens, auquel il préfère une manière claire et élégante de représenter ses vues. En préconisant ainsi de restaurer l'alliance entre *philosophie* et *rhétorique*, Cicéron montre bien davantage que le souci d'un homme de lettres pour le beau style : conscient de ce que certains conflits naissent seulement d'une incompréhension mutuelle, il se demande dans quelle mesure l'opposition entre Stoïciens et Péripatéticiens (associés aux premiers Académiciens) est davantage verbale qu'elle n'est proprement doctrinale.

Cette perspective *concordiste* n'est pas une manière de minimiser les différences, que Cicéron ne passe nullement sous silence, mais elle lui permet de définir l'horizon des probables qu'il regarde comme légitimes et fondés : les insuffisances respectives des systèmes éthiques de Zénon et d'Aristote renvoient les deux dogmatismes dos à dos, mais cette indécidabilité ne masque pas leur accord de fond sur ce qui importe le plus et emporte la conviction de l'Arpinate : que la vertu soit l'unique bien (comme le disent les Stoïciens) ou le bien suprême (de l'avis des Péripatéticiens), les uns et les autres reconnaissent la primauté absolue de la vertu et s'opposent de concert aux logiques hédonistes, qui, au jugement de Cicéron, ne sont ni probables ni acceptables.

En ce sens, il est manifeste que les *convictions* donnent corps à un faillibilisme qui ne restreint pas la pensée à la seule suspension du jugement, et que le *doute* tempère les outrances d'opinions qui ne s'imposent jamais définitivement ni sous une autre pression que celle des probabilités découvertes par la raison.